

—Mon cher d'Elbé, répondit le comte, je vous remercie. Le capitaine Bénédicte est désormais sous ma sauvegarde, jusqu'à ce qu'il soit loin du camp. Je vous promets qu'aucune malveillance ne l'atteindra parmi nous.

Et il lança un coup d'œil de défi au marquis d'Aprémont. Celui-ci se mordit la lèvre jusqu'au sang. Il eut une terrible envie de provoquer M. de Flavigny ; mais il sentit que tout le monde eût blâmé son agression, et il se contint.

Les généraux vendéens sortirent de la salle du conseil sans accorder à Gaétan la plus légère marque d'approbation et d'amitié. Il était d'ailleurs peu estimé de tous les chefs, même de Charette, sous les ordres duquel il avait servi dans le Marais, et qui lui avait plus d'une fois reproché ses violences, ses ruses diaboliques, et jusqu'à ses exactions sans frein en pays insurgé.

Il sortit à son tour ; mais par un geste rapide et furieux il indiqua à Duhoux qu'il voulait lui parler. Le digne acolyte du marquis s'empressa de le rejoindre, et tous deux se retrouvèrent quelques minutes plus tard, à l'extrémité du bourg, loin de la foule et du bruit.

—Ainsi, dit tout à coup Gaétan, ce capitaine d'état-major que je hais à présent est ce même père de la Bénardière, que je haïssais autrefois !

—Oui ! répondit Duhoux dont les dents grincèrent. Bizarre rencontre ! La vie est drôle, n'est-ce pas ? Inutile de vous déclarer que, moi aussi, je déteste cordialement ce Bénédicte.

—Parbleu ! tu te souviens toujours du coup de couteau dont il t'a gratifié ?

—Je suis bien forcé de m'en souvenir ! La cicatrice est encore douloureuse par instants.

—Je gage, maraud, que tu serais ravi de pouvoir le hacher menu comme chair à pâté.

—Je ne gage pas, car je perdrais.

—Eh bien ! je te le livre, coquin, tu prendras avec toi une trentaine de gars déterminés, ceux que tu commandais ce matin, par exemple, tu iras t'embusquer au delà du Gué-aux-Biches, près du moulin des Chênes-Secs, où se trouve un ravin boisé, et...

—Et là je ferai faction avec mes hommes en attendant le passage de l'aide de camp du général Kléber, qui n'a pas le choix d'un autre chemin. Puis, dès qu'il aura franchi le gué, pif ! paf ! et sus au républicain ! c'est entendu.

—Es-tu satisfait, maroufle ?

—Oh ! monseigneur, cent fois plus que vous ne le croyez !

Roch Duhoux, en effet, se contentait non-seulement à se venger de l'ancien père qui avait tenté de le tuer, mais surtout à se débarrasser, en l'assassinant, d'un homme qui connaissait l'horrible secret imprimé sur son épaule et pouvait le divulguer.

—Etes-vous sûr, monsieur le marquis, reprit Duhoux, qu'on n'escortera pas le capitaine plus loin que le Gué-aux-Biches ?

—Sûr, non. C'est présunable, voilà tout. Le Gué-aux-Biches est une limite toute tracée, toute naturelle. Chance à courir d'ailleurs. Dans nos projets les mieux combinés, il y a toujours quelque chose qu'il faut bien livrer au hasard. Tu devrais savoir cela, imbécile !

—Vous avez raison, monseigneur... Mais, à propos, est-ce que vous ne vous rappelez plus ce que je vous ai révélé jadis ?

—Quoi donc ?

—À savoir que ce Bénédicte.

—Après ?

—Est le fils de mademoiselle Valérie de Morsanges, c'est-à-dire de la comtesse de Flavigny ?

—Parbleu ! je l'avais oublié !

—Et maintenant que je vous ai rafraîchi la mémoire, ne cherchez-vous pas à tirer parti du secret ?

—Bah ! à quoi bon ? D'abord il n'y a pas de preuves. Un seul témoin existe, et c'est toi, maraud. On crierait à la calomnie, et peut-être serais-tu pendu. Or, à moins que tu n'y tiennes.

—Fichtre ! je n'y tiens pas.

—Alors, crois-moi, retenons nos langues sur ce point. Laissons là cette vieille histoire qui ne rencontrerait qu'incrédulité et pourrait bien nous porter malheur. Autrefois, quand je voulais à tout prix épouser Blanche, je me suis fait une arme de cette chronique scandaleuse pour contraindre sa volonté. Aujourd'hui, c'est différent ! mademoiselle de Flavigny me semble toujours adorable, mais je n'ai plus la moindre tentation de devenir son époux. En temps de guerre civile, on aime comme on peut, mais on ne se marie pas !

—Voilà une sentence pleine de sagesse, monseigneur.

—Tu me flattes, coquin ! dit le marquis en tirant l'oreille de Roch Duhoux. Allons, va vite tout préparer pour ton expédition.

—J'y cours... Si le Bénédicte passe sans escorte devant le moulin des Chênes-Secs, c'est un homme mort. Je vous en réponds.

—Que Belzébut te vienne en aide, maraud !

Et les deux interlocuteurs se séparèrent. Pour n'éveiller aucun soupçon, ils prirent l'un et l'autre un chemin différent. Duhoux rentra dans la grande rue des Herbiers, tandis que le marquis suivit un sentier qui ramenait au bourg en décrivant un circuit.

Pendant ce temps, M. de Flavigny offrait l'hospitalité à Bénédicte.

—La comtesse, disait-il, sera heureuse de vous revoir, monsieur, surtout quand nous lui aurons tout appris.

—J'ai déjà embrassé ma tante, interrompit Blanche ; elle sait quelle service m'a rendu le capitaine, et elle nous attend.

—J'ai hâte de repartir, répondit Bénédicte. Mais je suis prêt à vous suivre pour aller saluer madame de Flavigny.

En s'exprimant ainsi, il avait fait un effort pour que sa voix ne trahit pas la sensation qui venait de précipiter les battements de son cœur. Car toute son âme avait reçu comme une secousse électrique quand le comte avait proposé de le conduire en présence de celle à qui il avait voué une mystérieuse tendresse, et dont le souvenir mélancolique et charmant avait toujours caressé son imagination.

Pour arriver à la demeure de la famille de Flavigny, il fallut traverser la petite ville au milieu d'une multitude de paysans armés qui s'étonnaient d'apercevoir un officier bleu protégé par un chef vendéen. Mais le bruit courut que le capitaine d'état-major avait sauvé mademoiselle de Flavigny, et pas une insulte ne fut entendue durant le trajet.

En dépit de l'émotion dont il était pénétré, Bénédicte examina curieusement cette masse compacte de soldats en sabots, aux longs cheveux plats, aux allures indisciplinées, qui étaient sur le point d'entrer en lutte avec les Mayençais. Il comparait alors dans son esprit ces étranges combattants vêtus d'habits rustiques, ayant des fusils de tous calibres, des sabres attachés avec des ficelles, un sacré-cœur sur la poitrine, un chapelet et une cuiller de bois à la boutonnière ; il les comparait disons-nous, à cette armée aguerrie, superbe sous l'uniforme, magnifique au feu, manœuvrant avec une admirable précision, que le Comité de salut public lançait sur la Vendée, et il se sentait saisi d'une douloureuse compassion, car il pensait sincèrement que toute cette cohue belliqueuse, si déterminée qu'elle pût être serait bien vite écrasée par les héros de Mayence, de Valenciennes et de Condé. Certes, il se fût montré incrédule si, prévoyant l'avenir, quelqu'un lui eût dit : "Ceux que tu plains avec raison, hélas ! battront cependant, avant de succomber, plusieurs armées de la République, et même les Mayençais."

Comme on ne pouvait avancer que lentement à travers les rues encombrées, le comte, Bénédicte et Blanche ne parvinrent qu'avec peine devant la demeure où les attendait la comtesse de Flavigny. C'était un petit manoir, dont le propriétaire, un hobereau campagnard, avait cru devoir émigrer dès 89 pour trancher du grand seigneur. Depuis lors, la maison s'était délabrée, une herbe épaisse avait encadré le pavé de la cour. Ce n'était là ni l'élégant château de Morsanges, ni le somptueux hôtel de Montaigu. C'était la première étape de l'infortune sur le chemin de l'insurrection.